

Science et fiction, même combat

Joël Pourbaix

Number 64, Summer 1995

L'imaginaire de la science

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pourbaix, J. (1995). Science et fiction, même combat. *Moebius*, (64), 89–96.

Science et fiction, même combat

Joël Pourbaix

À la fin du XIX^e siècle, un certain scientisme élaborait une équation entre la résolution méthodique de tous les mystères de la nature et le bien de l'humanité; le futur offrait une force d'attraction peu commune. Cette articulation fut propice à l'expansion d'un nouvel imaginaire, de nouvelles visions critiques. La confrontation des utopies savait être riche, le présent pouvait éclore demain.

Les apocalypses du XX^e siècle ne s'adressent plus à Dieu ni aux humains. Les œuvres des visionnaires qui pouvaient encore animer la dimension tragique des phénomènes de leur temps deviennent littéralement des objets sans lendemain. Une guerre froide et lasse démantèle les derniers laboratoires romantiques.

L'accélération généralisée des différents aspects de l'espace et du temps humains ruine les stratégies habituelles de l'imaginaire. Ne sachant plus comment se mesurer à ce monde volatil, la posture critique de l'anticipation s'est repliée, a reformulé ses clôtures et fondements. Prolifération des sous-genres littéraires, prétention de la littérature à une autonomie exacerbée. Cela aussi est du passé.

Des textes hybrides occupent aujourd'hui de nombreux terrains vacants. Un nouveau syncrétisme spiritua-liste concurrence les marges communes de la science et de la littérature.

Demeure la possibilité, à la fois immense et étroite, d'agir selon une singularité de l'écriture. La Fiction, poétique et politique, est un chemin de traverse entre l'imagi-

naire et la science. Cette voie s'écarte des nouveaux dogmatismes.

Les voies du dogme

L'interrogation à propos de la nature de la matière, de l'origine de l'univers ou du fonctionnement du cerveau conduit certains scientifiques à faire du domaine de la recherche pure une tête de pont vers les spéculations d'ordre métaphysique. Dérives tout à fait légitimes si on ne la confond pas avec la science elle-même. Cela ne s'est pas produit.

La mouvance spiritualiste «nouvel âge» (cette étiquette a vieilli rapidement) forme une nébuleuse de textes qui non seulement brouille l'identité du discours scientifique mais aussi littéraire. Elle utilise un éventail de plus en plus large de genres qui d'ailleurs peuvent s'amalgamer : le roman, le témoignage intime, le dialogue philosophique, l'échange épistolaire, l'autobiographie, l'enquête policière, le manifeste pamphlétaire, l'essai à saveur scientifique, sans compter les prévisibles guides en tout genre. Outre les traditions ésotériques et religieuses, les œuvres des scientifiques et des philosophes sont mises à contribution.

Ces textes procèdent d'un double geste de récupération. Ils reprennent à leur compte les critiques visant la science dite officielle tenue pour conservatrice, dépersonnalisée, aveugle face aux énormes potentiels du savoir contemporain. D'autre part, ils utilisent des éléments du discours scientifique pour accumuler des «preuves», faire la démonstration de la logique et de l'efficacité de leurs techniques, la véracité de leurs témoignages.

On a prêté à la science les objectifs passés de la religion : délivrer des vérités absolues. Les idéologies néo-vitalistes les interprètent ainsi à leurs propres fins. La prétention à la vérité se substitue à la recherche de la connaissance. La vieille équivalence *Science-Progrès-Bien de l'humanité* est relevée par la chaîne *Théorie-Conscience-Éveil*.

L'accès à la «vraie réalité», à la «vraie conscience», se résume bien souvent à une explication, un discours *sur* le sens. Le channelling, les Anges, etc., dictent de nombreux messages qui ne demeurent justement qu'un message, une stratégie du dire, prosaïsme idéologique sans surprise, des voies sans voix.

Le langage poétique ne se forge pas à partir de la seule volonté de « faire du sens ». Il est habité par l'excès, langue broyée et reconstruite. D'ailleurs, la poésie rencontre ici le langage mathématique en cet écart face à la croyance que les mots expriment des idées et désignent des choses.

De l'écriture singulière

La genèse de l'univers, la planète, la vie sur cette terre, l'apparition de l'espèce humaine ; la science interroge l'Origine. Elle se frotte à d'éternelles questions qui furent pendant des milliers d'années réservées aux domaines mythique, religieux, philosophique.

Le point de vue strictement scientifique ne comblera jamais nos angoisses existentielles. Tout comme la poésie, fruit d'une passion singulière, jamais ne pourra définir des concepts universels et donc rassurants. Une secrète fierté anime science et poésie à ce sujet. Face aux extrapolations métaphysiques qui fusent de toutes parts, l'art et la science maintiennent l'existence d'un écart entre soi et le monde. Ce détachement permet l'ouverture d'un espace où pensée et imaginaire connaissent les rigueurs de leurs épousailles.

Le Grand Jeu de l'esprit humain : soutenir l'existence du monde (ou de l'existence de son illusion) et parfois croire que le monde existe par nous, avec nous. La recherche scientifique a ouvert la porte aux spéculations concernant la saisie d'une Réalité Ultime. Elle hante aussi bien certains scientifiques que certains poètes. Ce rêve les stimule et les menace. La réalisation de ce fantasme mettrait fin à la raison d'être de leur travail.

Mais les choses ont toujours cette superbe indifférence face à notre savoir et notre pratique. La Violence du trait de l'écriture poétique viserait moins le soulèvement des voiles et des secrets que cette indifférence foncière.

Les mots élèvent des ponts et creusent des tunnels éphémères vers le « réel ». Mais les mots du poème brillent soudain de l'éclat des choses qui ont existé avant moi et survivront à ma mort. L'espoir d'un dialogue avec l'Autre reste entier.

L'acte d'écrire, tout comme la soif de connaître, est une impulsion dont les définitions sont invérifiables. Expérimentations, essais et erreurs, les phénomènes complexes de la genèse du poème tendent vers la rigueur nécessaire à

un nouveau langage. L'expérience s'interrompt lorsque le poème réalise l'hypothèse de sa propre survie face au lecteur inopiné.

Le désir de faire éclore un monde cohérent s'expose non seulement à un échec momentané mais également à une catastrophe fondamentale. Vient un jour où le livre écrit s'écroule aux yeux de son créateur. Les poèmes le regardent avec indifférence et vont rejoindre le peuple des choses de ce monde.

Passé une certaine limite, la réalité se dérobe, échappe aux modèles construits. La physique des particules élémentaires en sait quelque chose. Frontière insurmontable ? Pour l'écrivain, elle est à double sens. Le poète est un être extrêmement tenté de ne plus écrire, il veut échapper à son vertige voué à l'échec. Mais cette fuite est elle-même vouée à échouer ! La pulsion d'écrire, cette chose insaisissable, revient plus neuve et plus vieille que jamais et pose ses questions.

Il y a un fossé inévitable entre les représentations objectives de la réalité et les langages de la subjectivité, des passions. La nostalgie d'une unification des savoirs sera toujours présente. Cette tentation et son combat raffermissent et renouvellent l'identité des domaines respectifs. La quête du savoir et la force de l'imaginaire sont partagées par le scientifique et l'écrivain. Partagées parce que non confondues. Deux langages incomparables.

Le savant, l'androïde et les folies du corps

Il fut un temps où les découvertes n'effaçaient pas le découvreur. Le scientifique bienfaiteur de l'humanité et le savant fou (apprenti sorcier repentant ou mauvais démiurge carrément démoniaque) ont fait la fortune du mythe littéraire de la science. L'éclipse de ce personnage se rattache au déclin de l'image du chercheur solitaire. Elle est désormais occultée par l'anonymat de la découverte, anonymat authentifié et mis en circulation par la seule signature de la marque de commerce. L'image romantique de la solitude de l'écrivain semble, elle, mieux résister à sa disparition... mais n'est-elle plus qu'un stratagème spectaculaire pour soumettre le livre à la signature anonyme des lois du marché ?

Le savant fou n'est présent dans le paysage littéraire actuel qu'à travers le retour récurrent des valeurs sûres d'œuvres classiques. Par contre, les découvertes sont de plus en plus *folles*. Elles ne font plus rêver le commun des mortels, ils n'en ont pas le temps. Sacralisation passive de la technologie en son application massive dans la vie quotidienne. D'une façon machinale et virulente, elles engloutissent sans cesse de la réalité. Ainsi, depuis longtemps, la porte est ouverte à l'exploration littéraire de la schizophrénie et de la paranoïa de l'esprit humain face aux images conquérantes.

Les *créatures* aussi sont de plus en plus folles, elles l'ont toujours été. Leurs révoltes éclatées retrouvent le sentiment du tragique. Le personnage vrai n'est-il pas celui qui nous rappelle l'existence de notre propre corps, son humanité phénoménale ? Écoutons l'un deux.

Pourchassé, ses amis exterminés, l'androïde catégorie Nexus 6 est angoissé par sa fin prochaine, la mort inscrite en lui, fabriquée tout comme la mémoire qui le hante. Il décide de tuer son créateur, ce Dieu le Père impuissant à répondre à son furieux désir de *vivre*. Notre héros humilie et sauve le chasseur d'androïdes, ce pauvre prédateur humain, Blade Runner suspendu dans le vide, la peur, la pluie et la douleur.

Figure christique de l'androïde attendant la mort, la main percée d'un clou rouillé, la créature a chassé l'image du créateur pour ne ressembler qu'à elle-même, éclosion de sa solitude. Sa parole s'élève, précède l'existence, devance toutes les mémoires, elle défie une dernière fois les simulacres du vrai et du faux.

Du Golem à l'androïde, la révolte de la créature fabriquée, cette double ombre de nous-même, atteindra-t-elle une limite ? L'ingénierie génétique est encore à ses balbutiements. Les miroirs de l'humain avalent le corps et pousseront la question de l'identité à son paroxysme, terrain où pataugent déjà les écrivains.

Mais l'évolution des sciences biologiques et du corps technologisé côtoie l'apparition de nouveaux maux inguérissables. L'infiniment petit frappe encore nos entrailles. Virus et bactéries, sourdes épidémies et peurs millénaires, ici comme ailleurs la fiction est bien vivante. Qu'elle soit littéraire, médiatique ou intime, elle prolifère et renverse les tabous aseptisés de la technique. La raison médicale se

heurte non seulement à l'imagination fertile des maladies mais aux fantômes à la fois profondément enracinés et extrêmement volatils en leurs représentations spectaculaires.

Les progrès de l'espérance de vie moyenne des pays riches ne peuvent rien contre le spectre toujours intact de la mort. Corps semé de prothèses, recouvert d'habitacles virtuels en tout genre, cette espérance de vie greffée sous la peau ne nous demandera jamais ce que nous pensons de la vie et ne conviendra uniquement que de *leurs raisons* de vivre et de mourir. Pourtant, les corps démembrés et remodelés conservent une ambiguïté fondamentale ; ses capacités inépuisables de mourir révulsent les apparences et nourrissent la Quête d'un nom à soi, une révolte passant par le cri des mots.

La guerre

Wells avait précédé l'état des sciences de son temps en sa vision d'une guerre atomique. Impossible aujourd'hui d'«anticiper» cette guerre ! Les armes sont là, bien sûr, mais surtout elles sont plongées dans une fatalité inerte (jusqu'au jour où l'une d'elle sortira de son sommeil et nous du nôtre). L'impossibilité même de l'anticipation se pose et n'est pas étrangère aux formes modernes de la guerre. Le bruit des attentats aveugles réclame notre attention, clouée est-elle au jour le jour à la virtuelle vitre du monde qu'aucun souffle ne fera éclater. La guerre des images est déjà commencée.

L'extase conjuguée de la matière et de quelques équations a conduit à la beauté formelle du champignon atomique. Il est tombé en désuétude. Les figures de synthèse, les métastases de la virtualité ont produit un ordre nouveau, une esthétique clinique de la perception. Le simulacre ne simule plus la réalité, elle en stimule son hallucination. Bientôt, les derniers éclats de la froideur qui trahissent encore la véritable nature de ces images numériques seront choses du passé.

Mais que sont toutes ces images qui n'ont point besoin de nos yeux pour exister ? Faire œuvre de fiction transgresse cette fascination générée par le savoir-faire de la science technicienne. La fiction poétique croit profondément à

l'existence d'une réalité irreprésentable, porteuse des odeurs de la chair.

La caméra médicale pénètre nos entrailles pour notre plus grand bien... elle ne nous fera pas oublier sa présence au bout d'une bombe déchiqueteuse de corps. Devant l'irréfutable douleur des chairs transpercées, l'écrivain désarmé et révolté rencontre la nudité des mots, l'étonnement de penser et de parler avec ses propres mains, ses propres yeux...

De nouvelles fictions politiques et poétiques émergent sans pour autant céder à l'utopie. L'illusion de changer le monde tombe avec l'illusion d'une évolution pacifique de la science. S'il y a un avenir commun à la connaissance poétique et scientifique, il est bien là : dans la compréhension de ce qui est à dénoncer.

L'écriture poétique et scientifique ne moralisera jamais une société. Le sens de la vie n'est pas un vide qu'il faut remplir de crainte que l'horreur nous pose des questions. Mais leur existence même témoigne, même à leur insu, d'une réalité intacte, un chaos supérieur aux désordres humains.

Une sélection technologique opère directement sur l'ensemble des sociétés, devançant leurs capacités d'adaptation. Cet espace/temps de l'instantanéité écarte les phénomènes les plus communs : naissance, croissance, maturation, agonie. La fiction réanime le pouvoir de clamer l'existence de mondes finissants, naissants ou encore résistants, ici sur cette terre. Sous les masques de la fiction que porte l'écrivain, le besoin de raconter une histoire avoue le visage nu de la communauté. Cet enracinement plonge dans une reconnaissance d'un espace et d'un temps particuliers, véritable trou dans le tissu fantasmé du village global.

L'enfance de l'art

Être ici en ce plaisir de la promenade ; observer l'arrivée d'un orage, ramasser des pierres, être à l'affût des lents tourbillons de la rivière, s'adresser à l'étranger que l'on croise. Acte poétique et scientifique de l'enfance, celui de nommer, d'appivoiser, de connaître l'étonnement. Le monde est bien réel.

Enfant, les passions encyclopédiques et le désir de nommer pierres, oiseaux, insectes, témoignent d'un état

natif, paradisiaque du regard. La puissante impulsion de ce désir de savoir vise moins une explication de l'univers que la lente initiation à la solitude de soi et des choses. Devant l'éprouvette, mon regard expérimentait la cristallisation de la beauté et du silence.

J'apprends qu'il y a de l'oxygène sur Europe (un satellite de Jupiter, pas le continent). Épaisse de 100 km, la glace le recouvre entièrement. La pression atmosphérique est faible, un milliardième de celle de la Terre. Mais elle existe ! Les atomes d'oxygène sont arrachés à la glace par des particules du champ magnétique de Jupiter et par la lumière même provenant du soleil lointain.

Le même jour, je lis que les Chinois ne s'embarrassent pas trop de la résistance des Tibétains, la comparant au frottement de l'aile d'une mouche sur la paroi d'une montagne. Faire le lien entre ceci et le satellite de Jupiter sera pour aujourd'hui mon expérience dans le creuset du poème.

Les merveilles de la science ont peut-être bien pâli mais la science des merveilles, elle, est toujours à notre portée.